

## Victor Chauvet: Haïti, Chant Lyrique

Couvre d'or et de fleurs tes gothiques enceintes,

Temple qui consacres nos rois.

Voix du peuple, divine voix,

Confirme les paroles saintes.

Accourez, prenez part à ces solennités,

Amis du genre humain, mortels pieux et sages,

Dont les vœux bienfaisants des climats, des langages,

Ignorent les diversités.

Venez, d'une allégresse à nos transports égale,

Bénir cette bouche royale

Qui va jurer nos libertés.

Venez ..... Sur l'Océan il ouvre enfin son aile,

Il fuit, il disparaît parmi les flots lointains,

Le vaisseau rapide et fidèle

Qui d'une nation nouvelle

Va, messager de Charles, affranchir les destins.

Fortunée Haïti, vers tes bords il s'avance;

D'un belliqueux essaim le cortège le suit;

Mariant ta bannière au drapeau de la France,

Il tonne, il te salue, et ton peuple à ce bruit

Répond par des cris d'espérance.

Le bronze de tes bastions

Mêle sa voix tonnante aux acclamations;

L'acte libérateur descend sur ton rivage,

Et le Noir, pur enfin du sceau de l'esclavage,

Siège au banquet des nations.

Oh! pour l'humanité jours féconds, jours prospères!

L'Europe de l'Afrique a reconnu les droits.

C'en est fait, d'aujourd'hui tous les hommes sont frères:

Ainsi l'a proclamé Charles, l'aîné des rois.

Charles, auteur révéré de ce bienfait immense,

Et toi, noble Dauphin, conseiller de clémence,

Entendez-vous ces cris? voyez-vous les transports

Que vos noms répétés excitent sur ces bords?

Jamais l'hymne de joie et de reconnaissance

Plus douce ne monta vers le trône éternel.

Ému de ces accords, l'Océan fait silence;

Le monde les répète, et les vœux de la France

S'unissent au chant solennel.

Puissent, ô reine des Antilles,

De tes nombreux enfants les croissantes familles

Surpasser ta fécondité!  
Puissent, éblouissant nos nations altières,  
Tes rapides lumières  
Des humaines couleurs prouver l'égalité!  
Et les courriers ailés de l'active industrie  
T'unir à ma patrie  
D'une chaîne d'amour et de prospérité!

De l'Afrique, Haïtien, tu reçus la naissance;  
Mais tes lois, mais tes arts, tu les dois à la France;  
Qui des deux obtiendra ton filial amour?  
Ah! Crois-moi, des mortels instruire l'ignorance,  
C'est plus que leur donner le jour.

O jeux du sort! L'enfant de l'Afrique sauvage,  
Vendu pour succomber sous le fouet du colon,  
Fonde l'indépendance au sol de l'esclavage,  
Et le Morne, à sa voix, retentit du langage  
De Racine et de Fénelon!

Un jour, peut-être, un jour, à l'Afrique étonnée  
Le fils qu'elle a proscrit apportera nos arts.  
Un jour nous la verrons, de cités couronnée,

Réfléchir dans ses lacs nos joyeux étendards.  
Enfants du Jaliba, vous dont ma voix plaintive  
A déploré les maux, quand, vers une autre rive  
Emportés par les vents, au murmure des mers  
Vous mêlez vos sanglots et le bruit de vos fers,  
Réveillez-vous enfin; que, du Nil au Zaïre,  
L'industrie et les lois étendent leur empire;  
    Nos climats n'en sont point jaloux;  
Les peuples ont cessé de se porter ombrage;  
    Chacun d'eux, plus juste et plus sage,  
Place enfin son bonheur dans le bonheur de tous.  
Dédaignant des combats la sanglante couronne,  
    Dans leur douce rivalité,  
Ils n'implorent du ciel, ils n'implorent du trône  
    Que la paix et la liberté.

La liberté! non point cette aveugle furie  
Qui frappe, qui proscrit jusqu'à ses défenseurs;  
Mais cette liberté, mère de l'industrie,  
Dont l'austère science et les vertus sont soeurs.  
  
O toi qu'on méconnaît alors qu'on te blasphème,  
    Sage et puissante Liberté,

Es-tu la justice suprême?

Es-tu la suprême bonté?

Ou n'es-tu pas plutôt l'esprit divin lui-même?

Aux bords où tu n'es plus, les stériles rochers

Remplacent les glèbes fécondes;

En marécage impur le fleuve épand ses ondes;

Les ports ont oublié les clameurs des nochers;

Guide d'un peuple épars sur un sol misérable,

Le Fanatisme inexorable,

Pour prix de ses trésors, lui dresse des bûchers.

Où tu règues, la terre épanche ses largesses

Sous le ciel le plus rigoureux;

Les flots obéissants transportent nos richesses;

L'or, sur la foi de tes promesses,

Coule au sein de l'État, comme un sang généreux.

Hélas! pourquoi faut-il que ton réveil sublime

Soit souvent le signal du délire et du crime?

En croirai-je cette terreur

Qui t'impute les coups dont tu péris frappée?

Es-tu cet insensé qui, d'erreur en erreur,

Sur son sein tournant son épée,  
Expire, déchiré par sa propre fureur?

Non, non, ce n'est pas toi qui nourris, qui soulèves

Les tempêtes du genre humain;

Ce n'est pas toi de qui la main

Transforme les marteaux et la charrue en glaives.

Si ton premier rayon de ses feux éclatants

Nous éblouit et nous égare,

C'est qu'un pouvoir jaloux sur nos yeux trop longtemps

Répandit une nuit barbare.

Oui, des fureurs d'un peuple ou stupide ou pervers,

Le despotisme seul doit compte à l'univers;

C'est peu que d'opprimer, il corrompt ses victimes.

Les crimes de l'esclavage échappe de ses fers,

Du tyran sont encore les crimes.

Asile des vainqueurs ainsi que des proscrits,

Tardive, enfin tu viens, et tes mains bienfaitantes

Couvrent d'un baume heureux nos blessures cuisantes:

Nous t'accusions, tu nous guéris.

O vous qui regrettez une France nouvelle,

Vous, qui vers l'île maternelle  
Tournez encore des yeux en pleurs,  
Oui, c'est la Liberté, c'est elle  
Qui vient, après trente ans, soulager vos malheurs.  
Colons, pour vous l'or brille en sa main protectrice:  
C'est tout ce que pouvait sa pitié, sa justice.  
En vain, pour hériter d'un climat dévorant,  
L'Espagnol détruisit sa race infortunée;  
La nature le donne aux fils de la Guinée,  
Et l'esclave, à sa voix, succède au conquérant.

Eh quoi! vous murmurez! ... Quelle fureur t'enivre,  
O race au front blanc et vermeil!  
Tu veux à l'Africain disputer son soleil,  
Et tu prétends régner où tu ne peux pas vivre!

Oh! n'adressez plus vos soupirs  
Aux flots d'Artibonite, aux champs de Léogane.  
Pour adoucir l'exil où le sort vous condamne,  
La France offre à vos cœurs d'antiques souvenirs.

Chère aux malheureux comme aux braves,  
La France sur son sein presse tous ses enfants;  
Là vivra le colon, sûr d'accomplir ses ans

Et devenu plus libre en perdant ses esclaves.

Et moi, victime aussi de nos sanglants discords,  
Du malheur, en naissant, j'ai bu la coupe amère.  
A travers l'incendie et les flots et les morts,  
J'ai quitté mon pays dans les bras de ma mère.

Entouré de pleurs au berceau,  
J'ai pleuré, j'ai souffert: tel a fui mon jeune âge.  
Chaque pas que je fis sur le lointain rivage,  
Fut, hélas! marqué du tombeau.

Quand la mort m'eut tout pris, aux terres étrangères  
Une main secourable arracha mon destin,  
Et je vins m'asseoir orphelin  
Sur les débris épars du séjour de mes pères.

Mais, lorsque la main du malheur  
Accablait ma jeunesse en ton nom opprimée,  
O Liberté, dans ma douleur  
Je ne t'ai jamais blasphémée,  
Et mon coeur, épris de ta loi,  
T'aime de tous les maux qu'il a soufferts pour toi.  
Viens, je ne veux de toi ni grandeur ni richesse;  
Répands sur les Français ta féconde sagesse:



Instruis-les, unis-les dans un commun transport;  
Toi seule tu le peux; car c'est Dieu qui t'inspire,  
Et le Temps, soit qu'il donne ou la vie ou la mort,  
Semble n'être occupé qu'à fonder ton empire.

Et toi, qui de la vérité  
Invoquant le flambeau propice,  
Essayas le pouvoir commis à ta justice  
En brisant du censeur l'instrument détesté,  
Toi, dont tous les cachots ont béni la couronne,  
Charles, puisse longtemps, à l'ombre de ton trône,

Fleurir la douce Liberté!  
Puisse tous les Français te proclamer leur père,  
Et, lisant leurs destins au livre de leurs droits,  
Soumettre librement, sous ton règne prospère,  
Leur conscience à Dieu, leurs actions aux lois!

Que dis-je? Ah! c'est trop peu du bonheur de la France:

Sanglant, mais riche d'espérance,  
A la débile Espagne un monde est échappé.  
L'Espagne succombait sous cet empire immense,  
Et le vain nom qui reste à son orgueil trompé,  
Fatigue encore son impuissance.

Sur ces peuples naissants porte au loin tes regards:

Rebelles à nos fers, ils implorent nos arts.

Fils aîné de l'Europe, au nom du monde antique,

Donne au monde nouveau le salut fraternel,

Et, réconciliant les bords de l'Atlantique,

Entre tous les chrétiens scelle un pacte éternel.

Allié de la croix dans Athènes arborée,

    Signe d'héroïsme et de mort,

Que le lis triomphant vogue vers le Pirée,

Et qu'à ta voix bientôt saintement conjurée

    l'Europe, cédant au remord,

Arrache aux fils d'Omar une terre sacrée.

    Alors ton drapeau protecteur,

De l'immense Orénoque aux bords où fut le Xante,

Flottera populaire et pacificateur,

Et l'humaine famille, unie et florissante,

    De sa félicité croissante

    Te nommera le fondateur.